

Willy Ronis, confidences d'un photographe humaniste

Alors que son exposition à la Maison René Char est prolongée, Willy Ronis revient sur les temps forts d'une vie, les émotions fondatrices de l'enfance et sur "la morale du photographe", toute de respect pour ses semblables

L'exposition qui lui est consacrée à la Maison René Char de l'Isle sur la Sorgue a attiré un public nombreux : plus de 7 500 entrées, un record pour la période hivernale. Du coup, elle vient d'être prolongée de quelques jours. A 95 ans, dans son appartement parisien, le photographe Willy Ronis savoure le bonheur d'être ainsi apprécié. "La notoriété pour moi est venue vers l'âge de 70 ans. Avant cela, j'ai pu vérifier, tout comme Doisneau et Izis, que nul n'est prophète en son pays. Les Américains, eux, nous exposaient déjà dans les années 50..."

Enfant, le petit Willy rêvait d'être musicien. La maladie puis le décès de son père, propriétaire d'un studio photo, en décidèrent autrement. "Il m'a dit : j'ai besoin de toi pour subvenir aux besoins de la famille. J'ai travaillé quelques années au studio, mais je m'ennuyais à mourir. J'ai décidé de faire de la photo en extérieur. Je me souviens du premier jour, le 14 juillet 1936. Ce jour-là, je me suis autoproclamé photographe indépendant !"

Après cette entrée en matière conquérante, il "tire les sonnettes", fait du reportage. Et cela

marche. Un jour, on l'envoie à Gordes photographier les ateliers d'été du peintre André Lhote. "C'est comme cela que j'ai découvert Gordes", se souvient-il. "J'y ai acheté une ruine, que ma femme et moi avons entièrement retapée. Nous sommes venus toutes les vacances, puis nous nous sommes instal-

"La peinture et la musique m'ont formé. Bruegel et Bach ont été mes maîtres. Ce sont eux qui m'ont appris à composer"

lés ici." De cette période provençale, dix ans en tout, il garde le souvenir d'années heureuses. "J'avais besoin de tout recommencer à zéro. La Provence m'a fait du bien."

Mais qu'il photographie les usines parisiennes en grève, ou les joueurs de pétanque de l'Isle, Ronis reste lui-même. Il pose un œil à la fois aigu et respectueux sur les gens. "Quand je photographiais, je me faisais transparent. Souvent les gens ne me voyaient pas. Quand ils me voyaient, ils avaient la prescience que je n'allais pas les ridiculiser. Je les abordais avec res-

pect. Cela n'exclut pas une certaine ironie."

Photographe de la réalité, il revendique cette qualité. "Ce n'est pas une école. Plutôt une morale, faite de respect pour mes semblables. Et le respect, c'est évidemment dénoncer les choses, quand on se trouve face à des sujets brûlants, difficiles. Ce que j'ai fait."

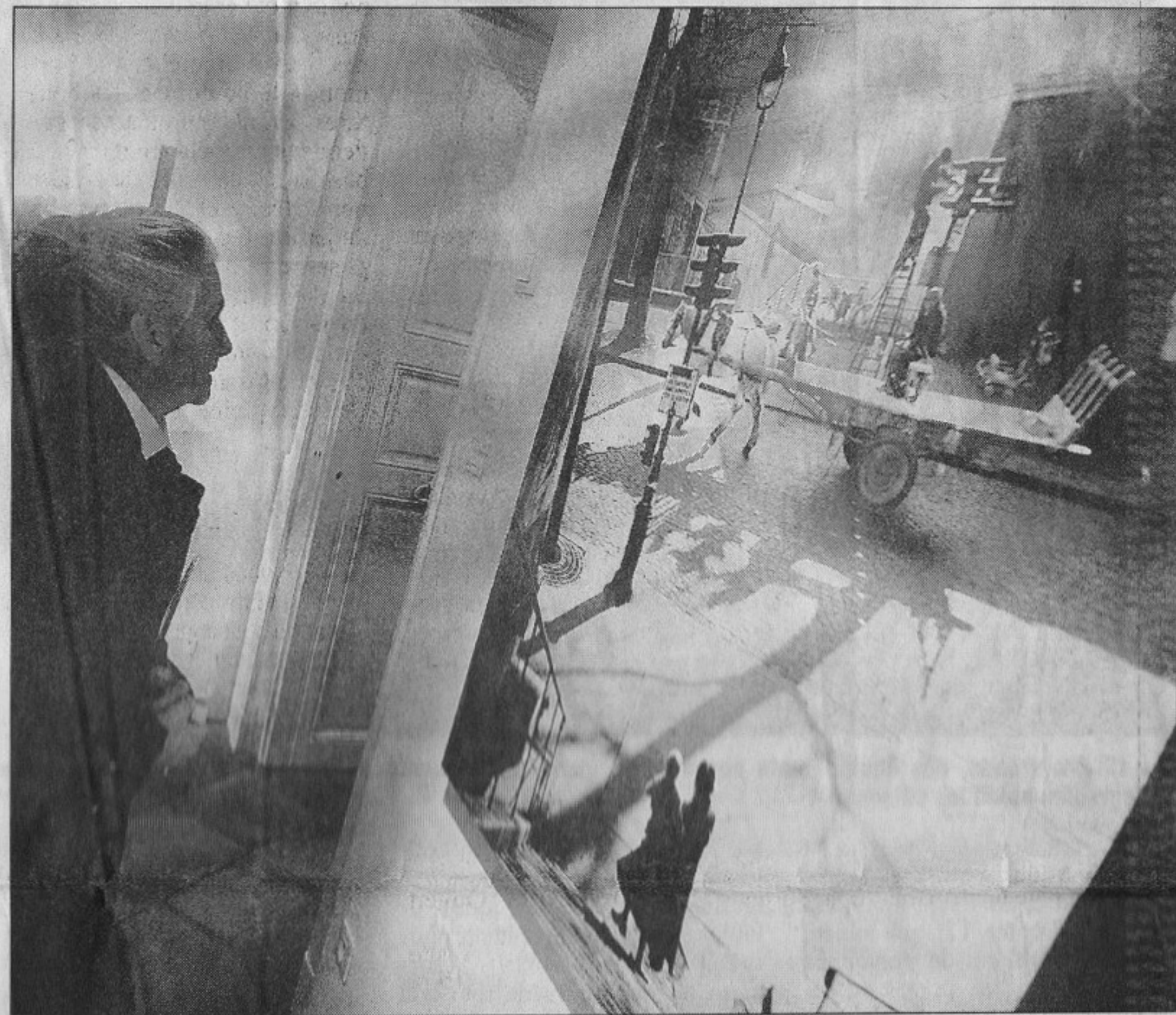
Sur les réalités de son temps, leurs rigueurs et leur beauté, il promène un œil formé depuis l'enfance à la lumière des peintres. "Enfant, je dessinais beaucoup. Un jour, ma mère m'a emmené au Louvre. J'ai découvert Bruegel et l'école flamande. Ce fut une révélation. Les gens de condition modeste, les scènes de la vie quotidienne... Bruegel a été un vrai maître pour moi. Bruegel et Bach. Ce sont eux qui m'ont appris à composer." Ronis sans appareils photos --il les a laissés depuis qu'il marche avec des cannes c'est aussi cela. La parole précise, la mémoire vive, le regard éclairé d'un humaniste sur lui-même.

Carina ISTRE

• Jusqu'au 11 juin. Maison René Char, Hôtel de Campredon, 20 rue du Dr Tallet, L'Isle sur la Sorgue.

☎ 04 90 38 17 41.

Du mardi au dimanche, 10 h 30 - 12 h, 15 h - 17 h 30.



A la Maison René Char, l'exposition joue de la configuration du lieu pour mettre en lumière des correspondances entre les images en grand format est sans cadre, pour "libérer" les photos. Photo Cyril HIELY